NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

64 Nº 6 1937

Le Bergsonisme (1)

Émile RIDEAU (s.j.)

p. 621 - 639

https://www.nrt.be/fr/articles/le-bergsonisme-1-3592

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LE BERGSONISME

Cet article n'a pas la prétention de résumer l'œuvre bergsonienne ni d'en suivre pas à pas le déroulement historique (1). Il ne remplirait pas son rôle s'il écartait le lecteur d'un contact direct, seul fructueux, pour lui donner le décalque conceptuel d'une philosophie qui, plus que d'autres peut-être, est une poésie dont les images et le rythme sont inséparables de la pensée, expressives d'une expérience personnelle. Aussi ces pages ne sont-elles qu'une introduction à l'œuvre de Bergson et voudraient en faciliter la lecture (2), en donnant certaines clefs, en traçant certaines nervures du système. La lecture des livres de Bergson ne présente pas d'ailleurs la difficulté habituelle aux œuvres philosophiques : Bergson a toujours eu le souci de se faire comprendre du plus grand nombre, il est toujours direct, vivant, imagé (c'est un conférencier qui parle), et je l'ai entendu moi-même déplorer le style pénible de tel ou tel auteur, dont il appréciait pourtant la valeur.

(1) M. Henri Bergson est né à Paris, le 18 octobre 1859. Il entre à l'École Normale Supérieure en 1878, en sort agrégé de philosophie en 1881. De 1900 à 1921, il est professeur au Collège de France. Puis, pendant plusieurs années, il préside, à la Société des Nations, la Commission internationale de Coopération intellectuelle.

Bibliographie principale.

1889. *Essai sur les Données immédiates de la Conscience* (thèse de doctorat).
1896. *Matière et Mémoire.*
1900. *Le Rire.*
1903. *Introduction à la Métaphysique* (article).
1907. *L'Évolution créatrice.*
1919. *L'Énergie spirituelle* (recueil d'articles et de conférences).
1922. *Durée et Simultanéité.*
1932. *Les deux Sources de la Morale et de la Religion.*
1934. *La Pensée et le Mouvant* (recueil d'essais et d'articles).

(2) Les catholiques doivent savoir que trois livres de Bergson *(Essai sur les Données immédiates de la Conscience, Matière et Mémoire, l'Évolution Créatrice)* **sont au catalogue de l'index (1er juin 1914).**

Les sources du bergsonisme.

Il est essentiel de situer brièvement l'œuvre bergsonienne dans son contexte historique. « Le bergsonisme, a-t-on dit, naît dans la Durée. Il s'insère dans le « progrès de la conscience » et se greffe sur un organisme unique qui est la vie de la Pensée humaine (1) ».

Le bergsonisme apparaît dans son ensemble comme une réaction contre le positivisme matérialiste qui régnait en Europe vers la fin du XIX^e^ siècle et dont les représentants sont bien connus. Pour Bergson l'âme n'est pas une chose entre autres ni un fonctionnement automatique d'éléments juxtaposés, mais une synthèse vivante et organique. Il est curieux pourtant de remarquer que Bergson, qui un moment fut séduit par les théories de Spencer, emprunte au positivisme son goût de l'observation et la primauté qu'il donne au fait, à l'expérience directe. Une chose est réelle pour lui quand elle est perçue ou capable de l'être. Son génie sera d'appliquer la méthode positiviste à l'observation et à l'approfondissement même des faits psychologiques. Mais il est bien « de son temps ».

Parmi les influences qui se sont exercées sur Bergson, il faut citer en premier lieu celle de *Nietzsche*; quel philosophe ou littérateur moderne n'a pas, de près ou de loin, reçu l'empreinte de Nietzsche?... Celui-ci n'a aucune sympathie pour les formes conceptuelles, qui morcellent la réalité, il aime la vie d'un amour passionné, il propose enfin à l'homme de se surpasser. Tous ces thèmes sont repris par le bergsonisme, en tant qu'il est une sorte de mouvement pur et d'élan dynamique au delà de toute forme et de toute idée. Le spiritualisme français du XIX^e^ siècle a aussi marqué Bergson : *Maine de Biran* avec sa primauté de l'affectif et de l'immédiat (mais ici il faudrait remonter à ces grands affectifs que furent, dans leur genre, à un siècle de distance, *Pascal* et *Rousseau*), *Ravaisson* et sa métaphysique spiritualiste fondée sur le phénomène de l'habitude, *Boutroux* et sa

(1) E. RIDEAU, *Les Rapports de la Matière et de l'Esprit dans le Bergsonisme*, Paris, Alcan, 1932, p. 1.

critique du déterminisme, *Lachelier*, auquel Bergson dédie son *Essai* comme au théoricien de la liberté spirituelle. Bergson doit beaucoup à *Tarde*, auquel il emprunte sa conception personnaliste de la valeur des initiatives individuelles, à *W. James* et à sa psychologie synthétique : le « stream of consciousness » est à l'origine de l'idée de durée et l'*Expérience religieuse* a pu encourager Bergson à reconnaître la primauté de la vie affective.

Comme il arrive souvent, certaines philosophies combattues par Bergson se ramifient pourtant dans son œuvre. Il se pose en antithèse d'un conceptualisme statique, où il voit l'essence de la philosophie grecque (1), incapable de traduire la durée créatrice de la vie et du mouvement. Mais, s'il fallait même concéder cette interprétation, comment ne pas reconnaître au moins, dans le bergsonisme, le même esprit qui animait *Platon* et ses successeurs, la même volonté de chercher la vérité par delà les apparences et les illusions ? Son acte initial, qui est une négation (2) par rapport à bien des thèses couramment admises, ressemble fort au « radicalisme » du doute cartésien. Quant à *Kant*, auquel il croit s'opposer entièrement, Bergson lui emprunte l'idée d'une critique de l'intelligence, qu'il limite aussi à la connaissance des « phénomènes » matériels accessibles à notre « action » et à laquelle il interdit la métaphysique. En tant qu'elles sont toutes deux un effort libre de la volonté et une suppléance supérieure de la raison, la « foi » kantienne a peut-être son parallèle dans l' « intuition ». De même, analogue à l' « entendement » kantien *(Verstand)*, la raison apparaît chez Bergson comme une forme de l'esprit qui lui fait apercevoir le réel sous forme spatiale. Mais Bergson en trace la genèse *historique*, alors que les « catégories » kantiennes sont *déduites à priori*, sans aucun recours à l'expérience, des modes mêmes

(1) Cfr *L'Évolution créatrice*, ch. IV, p. 339-355.

(2) « Ce qui caractérise d'abord cette image (l'intuition philosophique), c'est la puissance de *négation* qu'elle porte en elle... Devant des idées couramment acceptées, des thèses qui paraissaient évidentes, des affirmations qui avaient passé jusque-là pour scientifiques, elle souffle à l'oreille du philosophe le mot : *Impossible*!... » (*La Pensée et le Mouvant*, Paris, Alcan, p. 138).

du jugement. — Enfin, si Bergson combat souvent l'école sociologique, on ne peut nier qu'il ne lui doive sa conception de la morale statique.

Dieu.

Né au siècle de l'histoire, le bergsonisme se présente à nos yeux comme une histoire synthétique de l'univers : sans doute ce caractère n'est-il apparu qu'à la longue, mais un coup d'œil sur la bibliographie bergsonienne montre clairement que les perspectives deviennent de plus en plus larges : il y a loin de la psychologie individuelle de l'*Essai* à la cosmologie de l'*Évolution Créatrice* et à la mystique des *Deux Sources*. L'œuvre bergsonienne forme d'ailleurs un tout, elle est un organisme vivant et il importe d'en relier les éléments successifs : ils s'éclairent, se prolongent et se complètent.

C'est ainsi que l'idée de Dieu, encore obscure dans *l'Évolution Créatrice*, s'est précisée dans *les Deux Sources*. Il n'est plus possible désormais de prendre Bergson pour un panthéiste qui identifierait Dieu avec le monde ou la pensée et qui admettrait par conséquent, comme Hegel, un développement de Dieu dans la durée. Sans doute Bergson est-il attentif à marquer que Dieu n'a rien d'un être tout fait, d'une chose inerte : c'est « une continuité de jaillissement », il est « vie incessante, action, liberté » (1). De même Dieu ne nous est pas extérieur comme un objet spatial : il nous est plus intime que nous-même et il est immanent à l'univers. Notre durée se retrouve dans son éternité « comme des vibrations dans la lumière » (2). Et il ne faut pas dire moins pour éviter l'anthropomorphisme qui rabaisse Dieu à notre image.

Mais la transcendance divine est suffisamment marquée et la distinction de l'Auteur du monde avec sa création libre. Le fameux passage de *l'Évolution Créatrice* sur « l'Existence et le Néant » ne prouve pas la nécessité de la création, mais démontre seulement qu'une Réalité, dont la nature alors n'était pas pré-

(1) *L'Évolution créatrice*, Paris, Alcan, p. 270.
(2) *La Pensée et le Mouvant*, p. 238.

cisée, a toujours existé. Cette *nature* de Dieu nous est connue à la fois par la réflexion et par le témoignage des mystiques. « Nous sentons qu'une volonté ou une pensée divinement créatrice est trop pleine d'elle-même, dans son immensité de réalité, pour que l'idée d'un manque d'être ou d'un manque d'ordre puisse seulement l'effleurer » (1). Quant aux mystiques, ils sont unanimes à affirmer que « Dieu est amour » et qu'il est « objet d'amour ». « L'amour divin n'est pas quelque chose de Dieu : c'est Dieu lui-même » (2). Il est personnel et conscient, puisque Bergson imagine toute réalité métaphysique sur le modèle de la conscience humaine.

L'aspect de Dieu le plus apparent dans le bergsonisme est la *puissance créatrice*. La caractéristique de l'activité spirituelle que nous constatons en nous ou dans l'évolution des êtres vivants est en effet l' « exigence de création ». Dieu aussi a besoin de créer, besoin que son infinie suffisance rend absolument gratuit et désintéressé : l'amour « paraît être l'essence même de l'effort créateur » (3) et « la note fondamentale de l'univers est une note de générosité » (4). « Les mystiques sont unanimes à témoigner que Dieu a besoin de nous, comme nous avons besoin de Dieu. Pourquoi aurait-il besoin de nous, sinon pour nous aimer? Telle sera bien la conclusion du philosophe qui s'attache à l'expérience mystique. La Création lui apparaîtra comme une entreprise de Dieu pour créer des créateurs, pour s'adjoindre des êtres dignes de son amour (5) ». Et encore : « Rien n'empêche le philosophe de pousser jusqu'au bout l'idée que le mysticisme lui suggère d'un univers qui ne serait que l'aspect visible et tangible de l'amour et du besoin d'aimer » (6), l'envers d'une réalité qui, « vue du dedans et saisie en elle-même nous apparaîtrait comme un don gratuit, comme un grand acte de libéralité et d'amour » (7).

(1) *Ibid.*, p. 77. — (2) *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*, Paris, Alcan, p. 270. — (3) *Ibid.*, p. 97. — (4) *La Pensée et le Mouvant*, p. 317.
(5) *Les deux Sources...*, p. 273. — (6) *Ibid.*, p. 274. — (7) *La Pensée et le Mouvant*, p. 305

La création de la Vie.

Mais, si l'homme est la raison d'être de toute l'œuvre divine, sa création même a été préparée par la création progressive de l'univers. Il faut donc dérouler ici le film de l'évolution créatrice qui doit aboutir à l'homme et même le surpasser.

Une réalité spirituelle, mais finie, la *Vie*, se détache de la Supraconscience. Elle doit être l'intermédiaire responsable de toute la création. Il faut faire appel à des images pour se représenter dans sa pureté primitive cette réalité que nous ne connaissons actuellement que par ses effets dans la matière ou dont nous prenons obscurément conscience en nous. C'est essentiellement une Force, un courant, un élan. Elle contient une immensité de virtualités confuses, de tendances qui empiètent l'une sur l'autre et qui s'expliciteront dans les individus qu'elle animera. Elle est intelligente, c'est-à-dire capable d'œuvres sages et ordonnées, mais inconsciente et impersonnelle, car elle ne se rend pas compte de ce qu'elle fait. Elle est moins libre que libérable : c'est dans les individus qu'elle trouvera sa libération. Toute la destinée de la Vie sera précisément de chercher la lumière de la conscience et la libération spirituelle par l'entremise de la matière et finalement dans l'homme. Il lui faudra s'incarner pour « se reconquérir sur elle-même » (1) et se révéler à elle-même. Un immense progrès s'ouvre ainsi à elle, dont elle sera l'auteur.

La Matière.

La matière est la médiation du progrès de la Vie vers la conscience et vers la liberté. Elle apparaît dans l'histoire du monde comme une chute nécessaire, une détente, une inversion et un arrêt de la Vie. Exactement comme un geste qui, après s'être tendu, retombe, fatigué, ou comme un mouvement libre qui dégénère en automatisme. La cosmologie bergsonienne fait d'ailleurs toujours appel à des expériences psychologiques : elle est une « psychologie retournée » (2). La matière est ainsi

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 290. — (2) *Ibid.*, p. 227.

de la Vie qui, mystérieusement, s'arrête de monter : elle ne peut donc se comprendre que par négation de la Vie, elle est une absence plutôt qu'une réalité positive. Le principe de Carnot (1) manifeste actuellement cette tendance de l'énergie matérielle à se dégrader sans cesse en devenant moins utilisable.

La matière n'est d'ailleurs pas une chose réelle, un objet statique et solidifié, mais plutôt une direction, un mouvement, une tendance de la Vie. Métaphores obscures, scandaleuses peut-être pour qui ne se reporte pas à des expériences psychologiques; Bergson nous les suggère. La naissance d'une habitude n'est-elle pas la chute progressive d'un effort volontaire en mouvements de moins en moins conscients qui se répètent par leur propre loi, et n'assiste-t-on pas là à une sorte de création de matière? Lorsqu'on relâche son attention du sens général d'une phrase, les syllabes et les lettres ne semblent-elles pas naître à nos yeux? De même l'effort d'évocation d'un souvenir est le passage (« schéma dynamique ») d'une représentation confuse dont les éléments se compénètrent à leur explicitation précise et comme à leur étalement spatial en images et en mots. Inventer, c'est faire prendre corps à une inspiration vague et la « matérialiser » en concepts logiquement ordonnés. Il y a ainsi mouvement d'un niveau inférieur de conscience au plan superficiel, qui est celui de l'expression. Ces exemples donnent quelque idée de la « genèse de la matière » à partir de la Vie. Le mouvement de la Vie est « un passage graduel du moins réalisé au plus réalisé, de l'intensif à l'extensif, d'une implication réciproque des parties à leur juxtaposition » (2), et la « caractéristique de l'activité vitale » est « la matérialisation croissante de l'immatériel » (3).

Rôle de la matière.

L'antagonisme de la Vie et de la matière est bienfaisant. La matière, qui est le *principe de division*, permet à la Vie de réaliser son rêve obscur : faire participer sa richesse virtuelle à une

(1) *Ibid.*, p. 204. — (2) *L'Énergie spirituelle.* Paris, Alcan, p. 202. — (3) *Ibid.*

multitude d'individus et atteindre en eux à la conscience et à la liberté. Grâce au principe de multiplicité qui lui est accolé et qu'elle doit traverser comme un tunnel (1), la Vie peut se fragmenter en corps distincts, s'individuer en organismes, animés par elle. C'est ici que prennent place les métaphores fameuses de l'explosion de l'obus, de la gerbe qui, jaillie en coulée indivisible, retombe en gouttelettes, du bouquet d'artifice qui éclate en fusées (2). L'unité primitive de la Vie est donc désormais rompue par la matière. L'expérience psychologique aide encore à comprendre cette métaphysique : nos idées, nos inspirations commencent par une phase de confusion et d'indétermination. « Une pensée, laissée à elle-même, offre une implication réciproque d'éléments dont on ne peut dire qu'ils soient un ou plusieurs : c'est une continuité, et dans toute continuité il y a de la confusion. Pour que la pensée devienne distincte, il faut qu'elle s'éparpille en mots : nous ne nous rendons bien compte de ce que nous avons dans l'esprit que lorsque nous avons pris une feuille de papier, et aligné les uns à côté des autres des termes qui s'entrepénétraient. Ainsi la matière distingue, sépare, résout en individualités et finalement en personnalités des tendances jadis confondues dans l'élan originel de la vie » (3). D'autre part la matière est pour la Vie un obstacle fécond, elle provoque l'effort; or, c'est une loi bien connue de psychologie que toute prise de conscience ne se fait que par l'effort. « La pensée qui n'est que pensée, l'œuvre d'art qui n'est que conçue, le poème qui n'est que rêvé, ne coûtent pas encore de la peine : c'est la réalisation matérielle du poème en mots, de la conception artistique en statue ou tableau, qui demande un effort. L'effort est pénible, mais il est aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. Or, cet effort n'eût pas été possible sans la matière... » (4).

(1) *Ibid.*, p. 23. — (2) *L'Évolution créatrice*, p. 107, 108, 270, 283.
(3) *L'Énergie spirituelle*, p. 23. — (4) *Ibid.*

La durée.

Avec l'insertion de la Vie dans la matière apparaît le temps, puis bientôt, avec l'homme, l'idée de temps. Tout ne se fait pas du premier coup, mais progressivement : il faut attendre et l'impatience est désormais possible. On connaît l'exemple qui éveille l'image du conférencier au Collège de France : « La succession est un fait incontestable, même dans le monde matériel... Si je veux me préparer un verre d'eau sucrée, j'ai beau faire, je dois attendre que le sucre fonde. Ce petit fait est gros d'enseignements » (1). L'univers dure, il s'accroît, il vit, il est incessamment créateur de formes nouvelles et imprévisibles.

Cette durée, qui est celle des choses mais surtout celle de la conscience, est d'abord le prolongement du passé au delà de lui-même, l'immanence du passé dans le présent par la mémoire : « Mon état d'âme, en avançant sur la route du temps, s'enfle continuellement de la durée qu'il ramasse; il fait, pour ainsi dire, boule de neige avec lui-même » (2). Mais, plus encore qu'enregistrement et que conservation, la durée est « anticipation de l'avenir », « attention à la vie » et tension créatrice, « élaboration continue de l'absolument nouveau », effort pour se dépasser et se hausser à un plan supérieur, invention et liberté. La Vie « grandit comme une plante, comme une plante magique qui réinventerait à tout moment sa forme avec le dessin de ses feuilles et de ses fleurs » (3). « Vue du dehors, la nature apparaît comme une immense efflorescence d'imprévisible nouveauté; la force qui l'anime semble créer avec amour, pour rien, pour le plaisir, la variété sans fin des espèces végétales et animales » (4).

Dans cette conception de la durée nous tenons la clef du bergsonisme, son affirmation de la primauté et de la réalité de l'esprit, son anti-matérialisme. Toute l'œuvre bergsonienne, depuis l'*Essai* jusqu'aux *Deux Sources*, n'est qu'un effort pour déceler, par une observation strictement positive, les traces

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 10. — (2) *Ibid.*, p. 2.
(3) *L'Énergie spirituelle*, p. 18. — (4) *Ibid.*, p. 25.

de l'esprit dans le monde. Or, le signe de l'esprit est l'invention au cours de la durée, la création même de la durée par l'invention. Si je constate du nouveau dans les productions de la pensée, dans l'histoire de la Vie, dans l'évolution de la morale ou de la religion, ce caractère ne peut s'expliquer par un principe matériel, car « la matière est inertie, géométrie, nécessité » (1), elle répète et s'imite, mais par l'intervention d'un principe spirituel. La puissance de création est toujours pour Bergson le critère de l'esprit : c'est le postulat fondamental du système, l'hypothèse constante qui guide l'observation.

C'est ici qu'il faut distinguer avec soin la durée, telle que nous venons de la décrire, et le *temps mathématique*, usité dans les équations de mécanique et de physique. Celui-ci n'a rien de vivant, de personnel, ni de créateur : c'est un temps abstrait, sans vie, un pur symbole de calcul. Il est tout au plus le résidu et la trace de la durée réelle. Mais il a l'avantage de pouvoir la mesurer et d'en être ainsi une sorte d'équivalent. En effet la durée intérieure de la conscience, toute qualitative, coïncide avec des mouvements matériels, tels que ceux des astres, qui sont réguliers, quantitatifs et divisibles : par l'entremise du corps, organe de liaison entre le monde et la conscience, il y a simultanéité entre la durée intérieure et la mobilité de l'univers. Puisqu'il est possible de décomposer et de mesurer la durée des choses en unités temporelles, on dira par analogie qu'on mesure la durée de la conscience. Mais il ne faut pas perdre de vue le caractère artificiel de ce procédé : ç'a été le tort, sinon d'Einstein, du moins de certains de ses commentateurs, d'oublier que la durée intérieure était un absolu et de la croire capable de se contracter ou de s'allonger à volonté suivant la vitesse des systèmes matériels où elle pourrait être engagée. En réalité toutes les notations des théories physiques ont un caractère symbolique et abstrait : elles expriment du dehors, imparfaitement, par des artifices de calcul, sous le couvert de certaines images (« ondulations », « corpuscules », etc...) et à l'aide d'un

(1) *Ibid.*, p. 13.

langage plus ou moins unifié, la réalité. Telle est la thèse que développe *Durée et Simultanéité.*

L'Évolution créatrice.

Le passage de l'élan vital à travers la matière produit l' « organisation », c'est-à-dire l'animation de certains êtres. D'abord indivisé, le courant vital se ramifie dans les corps vivants. Et l'espoir de la Vie de conquérir par eux conscience et liberté n'est pas vain. C'est que, par structure, l'animal peut accumuler des réserves d'énergie, empruntées à la matière par l'intermédiaire du végétal, et que le déclic du système nerveux permettra de libérer, de faire « exploser », au moment voulu, sous forme de mouvements pour le bien de l'être vivant et de la société. Ainsi l'énergie matérielle, qui se diffusait sans but et qui descendait sa pente fatale, sera retardée, arrêtée dans sa chute et servira à l'éveil de la conscience.

Mais ce n'est pas du premier coup que la Vie arrive à ses fins : il lui faut se hausser par degrés jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme. *L'Évolution Créatrice* analyse et interprète cette grande histoire de la Vie. D'après les données de la paléontologie, et en s'appuyant sur l'hypothèse évolutionniste, Bergson note les succès progressifs de la Vie dans la complication et le perfectionnement des vivants. Il constate des discontinuités entre les espèces, des passages brusques d'une forme inférieure à une forme supérieure, qui ne peuvent s'expliquer que par une invention spirituelle. Et ici les conceptions matérialistes de l'évolution présentées par le lamarckisme et le darwinisme sont longuement discutées. Ce n'est pas que l'explication physico-chimique n'ait son mot à dire : « l'analyse découvrira sans doute dans les processus de création organique un nombre croissant de phénomènes physico-chimiques » (1). Mais il est impossible d'expliquer la moindre organisation par une suite de hasards favorables, de variations insensibles ou brusques transmises par hérédité. Surtout le progrès indéniable et imprévisible qui

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 33.

se manifeste d'une forme à l'autre ne peut avoir pour cause un principe matériel dont l'essence est de se répéter toujours, fondant ainsi la prévision de l'avenir. Et il n'y a pas à s'étonner de la difficulté que présenterait pour la Vie la production de pareilles formes où tant d'éléments différents convergent au bien de l'ensemble : nous avons tort de juger des créations de la Vie d'après le modèle de la fabrication humaine, qui est un arrangement voulu des moyens en vue du tout. La Vie ne dispose pas de « moyens » ni d'une représentation préalable du but, elle ne réfléchit pas : elle agit « simplement », comme un geste. L'idée de complication n'a de sens que pour nous : c'est comme une catégorie de l'intelligence. « La nature n'a pas eu plus de peine à faire un œil que je n'en ai à lever la main » (1).

Matière et Mémoire.

Dans l'histoire de la Vie, il faut noter des étapes importantes. Scission du courant vital en deux règnes principaux, végétal et animal, l'un s'enfonçant dans la torpeur, l'autre ami du risque, de l'aventure et du mouvement, et appelé aux plus hautes destinées. Chez l'animal, avènement et développement de la mémoire, cette faculté merveilleuse capable d'amener dans le présent tout le passé d'un individu afin de lui permettre une action plus féconde.

La mémoire augmente, dit Bergson, la *tension* de l'être vivant. Métaphore importante sur laquelle il faut insister. La matière est détendue, éparpillée, distraite : ses ébranlements ondulatoires sont très rapides (la lumière jaune du sodium n'est-elle pas le résultat de 510 trillions de vibrations par seconde ?), mais « monotones, ternes » (2), tous semblables à eux-mêmes : elle n'a, pour ainsi dire, pas d'histoire, car elle manque d'événements saillants. L'animal, doué de mémoire, plonge immédiatement par sa perception dans l'immensité d'ébranlements et d'images, en perpétuelle interaction, qui constituent l'univers matériel. Il les contracte en qualité : « Quand j'ouvre les yeux pour les

(1) *Ibid.*, p. 100. — (2) *L'Énergie spirituelle*, p. 16.

refermer aussitôt, la sensation de lumière que j'éprouve et qui tient dans un de mes moments, est la condensation d'une histoire extraordinairement longue qui se déroule dans le monde extérieur... La sensation condense dans la durée qui nous est propre et qui caractérise notre conscience, des périodes immenses de ce qu'on pourrait appeler, par extension, la durée des choses » (1). Il n'y a ainsi entre notre conscience et la réalité des choses qu'une différence de tension : en descendant du côté de la quantité on trouverait à la limite « le pur homogène, la pure répétition par laquelle nous définirons la matérialité » (2). D'ailleurs « en marchant dans l'autre sens, nous allons à une durée qui se tend, se resserre, s'intensifie de plus en plus : à la limite serait l'éternité. Non plus l'éternité conceptuelle, qui est une éternité de mort, mais une éternité de vie » (3).

Le rôle du corps.

Si le corps vivant est inséré dans la matière, c'est pour s'en servir et « la tourner à son profit » (4) qu'il la contracte. La perception est en effet tout entière orientée vers l'action utile, car le vivant n'a qu'un but, vivre et se survivre. On peut imaginer un état où l'action serait réduite au minimum et même à néant, au profit de la connaissance : détourné de l'action, l'être vivant n'aurait plus d'autre souci que de contempler dans une sorte de rêve la totalité des images de la réalité où il est immergé : ce serait la « perception pure », qui nous ferait coïncider par une sorte d'intuition inconsciente avec l'univers entier. De même la « mémoire pure » ramènerait indistinctement et pêle-mêle tout notre passé à notre vision actuelle, sans aucune préoccupation pratique. Mais la réalité psychologique est tout autre : nous n'avons que faire pour l'action présente d'une connaissance globale, nécessairement confuse, de la réalité. La totalité de notre passé nous gênerait et serait encombrante : la vie, la vie sociale surtout, réclame toute notre attention, tout

(1) *Ibid.* — (2) *La Pensée et le Mouvant*, p. 236.
(3) *Ibid.* — (4) *L'Énergie spirituelle*, p. 14.

notre intérêt. Malheur au distrait, malheur à qui n'a pas la souplesse nécessaire pour s'adapter sans cesse à la nouveauté du présent et qui ne répond que par l'automatisme à l'exigence de l'actuel : une sanction sociale, le rire, vient immédiatement le rappeler à lui-même (1).

Or le corps animal, et spécialement le corps humain, qui est un « centre d'action » libre, est organisé pour l'action, et non pas d'abord pour la connaissance désintéressée. Déjà nos divers sens trient dans la réalité les qualités qui leur sont utiles, et fragmentent le réel. La mémoire commence par être pratique : « reconnaître un objet, c'est savoir s'en servir ». Quant au cerveau, il a pour fonction essentielle d'être un organe de *choix*. Tout le passé de l'individu est là qui fait pression sur le présent, prêt à rentrer en scène : il se conserve spontanément et de droit. Mais dans cette masse d'images le cerveau opère un tri, il la filtre et n'en laisse passer que ce qui peut servir à l'action présente : le reste est obscurci et reste inconscient. Le cerveau n'a donc rien d'un magasin des souvenirs, comme le voudrait une psychologie matérialiste, et ne peut être comparé à une « plaque sensibilisée » ou à un « disque phonographique » (2) : les souvenirs n'ont aucunement besoin de lui pour se conserver, et c'est ce que montre bien l'étude expérimentale des aphasies et autres maladies de la mémoire. Il sert uniquement (mais son rôle est capital) à exprimer le souvenir latent, à l'extérioriser en mouvements et tout spécialement en langage, à le jouer au dehors, bref à le rendre socialement utilisable et ainsi à nous ajuster exactement à la situation actuelle. Par le fait même le souvenir émerge de l'inconscience, il est rappelé et reconnu, exprimé avec précision, localisé. A un point de vue légèrement différent, Bergson pouvait dire encore du cerveau qu'à la différence du réflexe, canalisé dans une voie unique, il était un « poste d'aiguillage » (3), un « carrefour où l'ébranlement venu par n'importe quelle voie sensorielle pouvait s'engager sur n'importe quelle voie motrice, ou un commutateur, qui

(1) *Le Rire*. Paris, Alcan. — (2) *L'Énergie spirituelle*, p. 54. — (3) *Ibid.*, p. 47.

permettait de lancer le courant reçu d'un point de l'organisme dans la direction d'un appareil de mouvement désigné à volonté »; et il concluait encore que le cerveau était « un organe de choix» (1). On constate déjà à quel point le bergsonisme, auquel on a reproché à tort de favoriser le dilettantisme et le rêve s'intéresse au contraire au problème de l'insertion de l'homme dans l'univers : sa morale, qui nous demandera la transformation de cet univers, est fondée, en dernière analyse, sur ce rôle du corps que nous venons de décrire. Le « devoir » n'est qu'une transposition de l' « attention à la vie ».

L'avènement de l'intelligence.

L'histoire de la Vie montre encore la scission entre l'instinct et l'intelligence. L'instinct offre certains avantages sur l'intelligence : il connaît la Vie du dedans, intuitivement, par coïncidence, sans aucun symbole interposé. Il réussit assez bien à construire des instruments organisés (les membres mêmes de l'animal) et à les utiliser. Il est intelligent, sans le savoir. Mais il lui manque précisément la réflexion et la conscience; il est passif et incapable d'invention; il n'est enfin adapté qu'à un usage particulier, défini et immuable. Le courant de la Vie n'aboutit donc du côté de l'instinct qu'à un échec : « de bas en haut de l'échelle de la vie, la liberté est rivée à une chaîne qu'elle réussit tout au plus à allonger » (2).

C'est du côté de l'intelligence que s'effectue, quoique imparfaitement encore, la libération de la Vie. Par un saut brusque l'homme se dégage de l'animalité. Sans doute tout se tient dans la nature : « Comme le plus petit grain de poussière est solidaire de notre système solaire tout entier..., tous les vivants se tiennent, et tous cèdent à la même formidable poussée. L'animal prend son point d'appui sur la plante, l'homme chevauche sur l'animalité... » (3). Mais la coupure est nette : entre l'animal et l'homme il y a différence de nature et non pas de degré (4). L'homme est la « raison d'être » de la création (5).

(1) *Ibid.*, p. 9. — (2) *Ibid.*, p. 21. — (3) *L'Évolution créatrice*, p. 293.
(4) *Ibid.*, p. 286. — (5) *Ibid.*, p. 201.

Pourtant l'intelligence, telle que nous la connaissons actuellement chez l'adulte, est une conquête et la maturation d'un germe primitif. La paléontologie et la préhistoire permettent de suivre quelque peu ce développement. Presque dénué d'instincts, l'homme primitif a dû suppléer à ce déficit par l'utilisation de la matière. C'est en faisant effort pour agir dans le monde, et tout particulièrement pour transformer la matière brute en outil que l'intelligence s'est constituée et a pris forme. En effet un outil est la réalisation ordonnée d'une idée où convergent plusieurs éléments différenciés; c'est une loi, car l'outil peut être mis en relation constante et générale avec différentes choses, servir indifféremment à tel usage ou à tel autre; c'est un raisonnement, car l'outil est un intermédiaire matériel, comme le raisonnement dispose une médiation logique en vue d'une conclusion. Ainsi l'intelligence se calque sur l'utilisation de la matière, et il n'est pas étonnant qu'elle soit parfaitement adaptée à la connaissance de la matière : c'est à force de travailler sur les choses que l'homme est devenu « intelligent »; la technique engendre la pensée, l'*homo faber* produit l'*homo sapiens*. Et, tout au long de l'histoire, la technique industrielle exerce une influence sur le développement intellectuel de l'homme; c'est le mathématicien et l'ingénieur qui, jusqu'à présent du moins, sont au principe du progrès de la pensée, tout entier à base de précision. « Dans des milliers d'années,... nos guerres et nos révolutions compteront pour peu de chose, à supposer qu'on s'en souvienne encore; mais de la machine à vapeur, avec les inventions de tout genre qui lui font cortège, on parlera peut-être comme nous parlons du bronze ou de la pierre taillée; elle servira à définir un âge » (1). Toute une *philosophie du travail* se dégage d'ailleurs de l'œuvre bergsonienne : né en un siècle de libéralisme économique et d'activité intense, le bergsonisme semble convier tout homme à une mystique du travail (2). Il est le contraire d'une philosophie paresseuse, et, comme on l'a montré, l' « intuition » ne peut se

(1) *Ibid.*, p. 150. — (2) E. RIDEAU, *op. cit.*, p. 158.

réaliser sur le plan individuel et social qu'à travers l'intensification du labeur intellectuel et technique (1).

L'intelligence et la matière.

C'est l'intelligence qui amène à terme les tendances de la matière à l'extension dans l'espace. L'espace abstrait de la géométrie n'existe que pour l'intelligence : comme le pensait Kant, mais sans décrire sa genèse, l'espace est une forme de l'intelligence humaine; l'homme actuel ne peut apercevoir le monde que sous forme spatiale. Non seulement, comme l'animal, il sait se diriger, se reconnaître dans l'espace, mais il peut le définir, il a conscience de la situation relative, de la position et de l'extraposition des points, il abstrait la pureté de la ligne et des dimensions qu'elle compose, il construit cette abstraction supérieure encore qu'est le nombre, il mesure. L'homme est essentiellement mathématicien et physicien. Il reste ainsi d'ailleurs conforme à sa structure primitive, puisque les mathématiques ne font que *construire* logiquement des objets idéaux, en faisant intervenir encore un certain nombre d'éléments, obtenus par analyse, pour une fin déterminée. L'intelligence édifie des synthèses qui s'appellent des phrases, des lois, des théorèmes, des raisonnements. Elle travaille ainsi encore sur son objet essentiel, le solide inorganisé, quoiqu'il se réduise à une forme idéale.

Vaste système de relations mobiles, le *langage* facilite l'œuvre de l'intelligence : il lui « fournit un corps immatériel où s'incarner et la dispense de se poser exclusivement sur les corps matériels » (2). Et il est bon de dire ici que le langage n'est pas déprécié dans le bergsonisme : plutôt que la nécessaire expression de la pensée, c'est le verbalisme qu'il pourchasse, le parti-pris routinier de se satisfaire d'explications purement nominales, les clichés intellectuels commodes fournis par un grossier découpage du réel. L'effort artistique sera précisément de chercher, par le rythme et l'image, la perfection de l'expression

(1) *Ibid.*, p. 144-150. — (2) *L'Évolution créatrice*, p. 287.

et de diminuer ainsi l'écart habituel entre la pensée et sa traduction au grand profit de la communication des âmes (1) : l'art est une école de sincérité. L'intuition bergsonienne ne peut d'ailleurs se passer du langage; elle consiste en grande partie à penser avec des idées neuves, à bousculer par une réflexion plus profonde les genres anciens et les distinctions reçues, à renouveler la position des problèmes et leur solution : il n'est pas étonnant qu'elle fasse appel à une multiplicité d'images et de métaphores, plus capables que les expressions courantes de suggérer la fluidité du réel (2).

A son tour, l'intelligence possède bien des avantages sur l'instinct. Elle peut varier indéfiniment la réalisation concrète d'une idée. Elle peut inventer, faire du nouveau, passer logiquement d'une forme à une autre, construire une série de syllogismes ou de théorèmes. Par cette activité, la pensée prend conscience d'elle-même, elle réfléchit, peut dire « je » et se distinguer des objets. Par suite, elle peut prendre ses responsabilités, agir librement et moralement. La Vie accède donc enfin en l'homme à l'objet de son désir : la lumière et la liberté.

Mais cette conquête ne va pas sans inconvénients ni sans sacrifices. L'intelligence ne peut pleinement connaître *la matière*, car le monde est mouvement continu, changement incessant; or, l'intelligence, asservie à l'analyse, ne peut prendre que des vues partielles et comme cinématographiques sur la continuité du devenir, qu'elle est obligée de solidifier, d'arrêter, d'anéantir pour le saisir quelque peu. Elle découpe, dans la réalité mouvante, des « choses » suivant les besoins de notre action, elle substitue à la qualité changeante des états stables. « Mais, par là, elle laisse échapper du réel ce qui en est l'essence même » (3); « il n'y a aucun moyen de reconstituer, avec la fixité des concepts, la mobilité du réel » (4). C'est l'origine des apories de Zénon, qui ont tout spécialement intéressé Bergson et qu'il s'est appliqué à réfuter en disant que le mouvement était un acte simple, de

(1) *L'Énergie spirituelle*, p. 49. — (2) *La Pensée et le Mouvant*, p. 55.
(3) *Ibid.*, p. 239. — (4) *Ibid.*, p. 240.

soi indivisible, dont seule la trace ou trajectoire était décomposable.

Bien plus l'intelligence ne peut connaître *la Vie*, ni le vivant. C'est l'illusion de Spencer et de Taine de vouloir réduire le vivant à du mécanique. La Vie est pour l'intelligence un mystère, irréductible à toute idée générale, à toute loi, à tout système. Alors que l'intelligence se meut dans le déterminisme et la rigueur géométrique, la Vie est création, jaillissement continu, invention de formes imprévisibles. Aussi n'est-il pas étonnant de constater les échecs habituels de l'intelligence toutes les fois qu'il s'agit de comprendre le vivant : c'est par « une incompréhension naturelle de la vie » (1) que se caractérise l'intelligence. Les sciences biologiques et psychologiques sont en retard sur les mathématiques et la physique; nos laboratoires sont impuissants à reconstituer et même à imiter la matière vivante. De plus, pour tout ce qui touche à la Vie, qu'il s'agisse de médecine, d'hygiène, d'éducation, ou, à plus forte raison, d'amitié, de sympathie et d'amour, la pensée humaine est déroutée par la complexité d'un univers qui lui est étranger et ne réussit pas aussi bien que dans la technique matérielle.

(A suivre).

Versailles.

Émile RIDEAU, S. I.,
docteur ès lettres.

(1) *L'Évolution créatrice*, p. 179.